

Une ontologie de la coupure

(Juan Domingo Sánchez Estop – ULB)

Sous ce titre un peu rébarbatif, nous cherchons à poser deux thèses à propos de la présence et des effets du spinozisme dans l'oeuvre d'Althusser : une thèse historique et une thèse philosophique.

- I. Thèse historique : l'influence de l'oeuvre de Spinoza est décisive dans la pensée d'Althusser du début à la fin de son oeuvre, quoique le mode de présence et les effets du spinozisme à l'intérieur de celle-ci aient connu des modifications importantes.
- II. Thèse philosophique : le matérialisme aléatoire, souvent présenté comme la « dernière philosophie d'Althusser » est subjacent à l'ensemble de son oeuvre et se trouve toujours déjà en rapport avec une lecture de Spinoza. Le matérialisme aléatoire est déjà présent, sous des apparences « structuralistes » dans la théorie de la surdétermination développée dans *Pour Marx et Lire le Capital*. Matérialisme aléatoire et surdétermination expriment la même thèse philosophique : le rejet du principe de raison et le primat du multiple sur l'un et de la rencontre et de la relation sur la forme.

I. Présentation de Louis Althusser, philosophe

Louis Althusser est un penseur qui est bel et bien entré dans l'histoire de la philosophie. On peut l'affirmer dans la mesure où, à l'instar de celle de tous les grands penseurs, son oeuvre est d'abord tombée dans l'oubli, pour retourner en force depuis quelques années sur le devant de la scène. Louis Althusser, comme d'ailleurs Marx et Spinoza ont été méprisés et abandonnés, traités de « chiens

morts »@. Et pourtant, après un oubli qui a plutôt été un refoulement, leur pensée est encore une fois en mesure de produire des effets. Il en est ainsi de Marx, dont les ouvrages sont réédités et redécouverts à la faveur de la crise que traverse aujourd'hui le capitalisme, ou pour Spinoza, dont la philosophie, libre de ses interprétations banales, inspire dans sa profonde anomalie de nouveaux courants du matérialisme, mais aussi, et en connexion étroite avec Spinoza, de Louis Althusser. La vigueur de ces renaissances nous permet de penser que, même sous les conditions du refoulement, les oeuvres dont il s'agit ont fait un travail souterrain en tant qu'extérieur constitutif des philosophies qui prétendaient les « enterrer ». Il est même possible que ce sort soit celui de l'ensemble de la pensée matérialiste dont le courant a surtout été, comme l'a soutenu Althusser, et peut-être pour des raisons qui ne tiennent pas uniquement aux circonstances extérieures, un « courant souterrain ».

Louis Althusser aura eu avant son retour posthume dans les années 90, deux moments de célébrité fort inégaux: un premier moment dans la philosophie française et dans l'histoire du marxisme comme le représentant le plus distingué de ce qu'on a si mal nommé le « marxisme structuraliste » des années 60 et 70, et un deuxième moment dans les faits divers tragiques après le meurtre, dans une poussée psychotique, de sa femme Hélène. La figure du philosophe, déjà sulfureuse du fait qu'il définissait sa position philosophique comme un « antihumanisme théorique » et critiquait les philosophies de la liberté, se vit doublée de celle du fou et de l'homicide. Les propagandistes de l'anticommunisme, trop pressés d'enterrer le marxisme en général et en particulier cette philosophie marxiste qu'Althusser avait en quelque sorte « inventée » @, profitèrent bien sûr de l'occasion. Ce fut le début d'un entre-deux-morts dans lequel Althusser sortit de la scène publique et ne

publia qu'une longue autobiographie et, des années plus tard, un long entretien avec la philosophe mexicaine Fernanda Navarro. Il n'arrêta cependant pas d'écrire toutes sortes de textes, parmi lesquels occupent une toute première place ceux qui relèvent du matérialisme « aléatoire », ou « de la rencontre » que certains considèrent comme sa « dernière » philosophie. C'est surtout après sa mort que cette oeuvre inédite considérable commença à voir le jour et à révéler ce qu'on a depuis fort incorrectement appelé « le dernier Althusser » @, puisque l'édition de ses derniers travaux ainsi que de nombreux inédits beaucoup plus anciens nous ont permis de voir combien les derniers ouvrages coïncidaient dans leur inspiration et leurs thèses fondamentales avec les plus anciens.

La périodisation « classique » de l'oeuvre d'Althusser divise sa pensée en trois grandes périodes : une période structuraliste et « théoriciste » qui comprend ses ouvrages des années 60 et 70, une période d'autocritique dans laquelle il règle ses comptes avec le théoricisme et une dernière période qui serait dominée par l'élaboration des thèses du matérialisme aléatoire. Le grand enjeu qui sous-tend tous les autres est la *définition de la philosophie*, le statut que celle-ci possède dans l'ordre des savoirs. Or, la philosophie passera dans l'oeuvre publiée d'Althusser d'une première définition « réflexive » et épistémologique qui la présente comme la « théorie de la pratique théorique » à une définition politique qui verra dans la philosophie l'expression de la « lutte de classes dans la théorie », pour aboutir enfin à une idée de la philosophie comme « vide d'une distance prise », comme exercice de désidentification du philosophe ou de l'acteur politique par rapport aux discours existants. On peut dire également que le grand sujet du philosophe Althusser n'est pas la philosophie en général mais bien « la philosophie de Marx », qui deviendra dans la période autocritique la philosophie de la pratique

politique (Machiavel) ou révolutionnaire (Lénine, Mao), pour aboutir à une problématique plus générale du matérialisme aléatoire dans laquelle l'accent doit être mis sur l'adjectif, puisque c'est l'aléatoire qui permet de définir de façon radicale le matérialisme ou plutôt, cette thèse philosophique au delà du partage classique entre matérialisme et idéalisme qui se caractérise par le rejet du principe de raison suffisante.

On peut dire par conséquent d'Althusser qu'il est plusieurs auteurs. Cependant, cette pluralité ne s'étale pas tellement dans le temps comme cela aurait été le cas de Marx dont l'oeuvre peut se diviser –au moins en deux étapes porteuses de positions théoriques fort différentes–, mais répond plutôt à la dualité des registres de son écriture. Althusser a écrit de très nombreux textes qu'il n'a jamais publiés, sans doute pour des raisons tactiques. Parmi ces textes, on compte des livres, des articles, les longues et très abondantes lettres de sa correspondance presque toujours politique et philosophique, même quand elle s'adressait aux personnes qui lui étaient les plus chères. Pour un auteur qui considérait la philosophie comme une pratique politique, comme « lutte de classes dans la théorie », le moment de l'intervention théorique est un aspect fondamental de la philosophie elle-même. L'intervention théorique relève d'une prudence politique, d'un jeu proprement machiavélien qui ne tient pas seulement compte de la *virtù* intellectuelle, mais de la *fortuna* propre à la conjoncture historique. Étant membre du Parti communiste, il omit, en effet, de publier de nombreux textes pour ne pas rompre avec cette organisation qu'il considéra longtemps (jusqu'à sa rupture à la fin de années 70) comme le parti du prolétariat. Pour Althusser, on pouvait être contre la politique de la direction du Parti, mais un communiste et un philosophe communiste comme il a toujours voulu l'être se devait de rester dans l'organisation pour essayer de

changer cette politique au nom du marxisme et d'une connaissance directe de l'oeuvre de Marx @. Souci de la conjoncture et contraintes internes au PCF divisent ainsi l'oeuvre d'Althusser en deux grands blocs dont le premier se compose d'ouvrages publiés et l'autre de ceux maintenus inédits. Nous nommerons chacun de ces blocs respectivement: l'Althusser « exotérique » et l'Althusser « ésotérique ». Un Althusser public, donc, qui atteignit une célébrité certaine dans les années 60 et 70 et un Althusser privé qui gardait ses travaux pour lui-même ou ne les faisait connaître (à l'instar de ce que fit Spinoza pour l'Ethique) qu'à un petit cercle d'amis et de disciples.

II. Althusser et Spinoza

Dans l'oeuvre « exotérique », le nom ainsi que certaines thèses de Spinoza seront très souvent présents. Spinoza sera ainsi dans *Pour Marx, Lire le Capital*, la soutenance d'Amiens et les *Éléments d'autocritique*, le maître tutélaire d'une théorie de la lecture, le seul ancêtre philosophique de Marx, le grand auteur de l'antihumanisme, le penseur de la causalité structurale, l'inspirateur de l'épistémologie matérialiste des « trois niveaux de généralité », mais aussi le grand auteur de la division entre idées adéquates et inadéquates qui préfigure la théorie althussérienne de la « coupure ». Cependant, malgré tous ces titres, ce qu'Althusser aura publié sur Spinoza ne dépasse pas une quinzaine de pages....Nous savons par les documents qui ont fait l'objet d'une publication posthume ou qui demeurent inédits dans les archives de l'IMEC que Louis Althusser avait l'intention d'écrire un livre sur Spinoza, un livre définitif qui devrait bouleverser les idées reçues. Nous avons appris lors de conversations récentes avec Etienne Balibar et André Tosel, ses anciens élèves à l'ENS que le bruit

courait parmi les étudiants qu'Althusser aurait fait un ou deux cours sus Spinoza, mais il ne nous a pas été possible de le confirmer et, en tout cas, les témoins que nous avons consultés n'y ont pas participé... Pierre Mâcherey parle même dans un article du projet althussérien d'écrire un grand livre sur le modèle de l'Éthique de Spinoza. Il ne faut pas oublier non plus le groupe Spinoza, ce petit cénacle politico-philosophique réuni autour d'Althusser, composé de jeunes communistes et de maoïstes et qui malgré sa pieuse dénomination... n'a jamais parlé de Spinoza. Il y a donc entre l'oeuvre ésotérique et l'oeuvre exotérique d'Althusser un troisième genre d'oeuvre qui est l'oeuvre fantasmatique dont une bonne partie est consacrée à Spinoza : un livre sur Spinoza qui n'a jamais été écrit, un ou deux cours jamais donnés, une Éthique du XXème siècle jamais écrite. Le contraste est frappant entre ces projets qui seraient cohérents avec les protestations de Spinozisme partout présentes dans l'oeuvre ésotérique et le peu de chose qui en a été le résultat. Dans les archives ésotériques de l'oeuvre de Louis Althusser on ne trouve aucune trace de livre ni de cours. Il reste cependant un fichier d'un volume considérable, composé de plus de 500 fiches consacrées à l'oeuvre de Spinoza, sans doute le matériel de base pour le livre et les cours projetés. Cependant, ce fichier frappe par son austérité : dans les fiches écrites sur des supports divers à des époques probablement différentes, on trouve des références de passages de l'oeuvre de Spinoza, parfois des renvois d'un texte à un autre, mais très rarement des commentaires de la main d'Althusser. Ossement d'un corps textuel qui n'a jamais été produit, le fichier permet pourtant de retracer la stratégie de lecture qu'Althusser a suivi en lisant Spinoza. Parmi les inédits se trouve également une pièce que nous considérons d'une grande valeur stratégique pour la compréhension de la lecture de Spinoza que pratique Althusser, mais aussi des effets profonds du spinozisme dans les positions de ce dernier. Il s'agit du compte-rendu d'une

conversation de Louis Althusser avec le père Stanislas Breton. Le père Breton était professeur à l'ENS et habitait comme Althusser dans un logement de fonction dans l'enceinte même de l'École de la rue d'Ulm. Philosophe et théologien, il était un spécialiste du néoplatonisme. La conversation portait sur Spinoza et sur deux thèmes chers à Louis Althusser : la causalité et la totalité. Ce document a un caractère stratégique dans la mesure où il nous permet de relier le concept de coupure, central dans l'oeuvre de Louis Althusser avec le nom de Spinoza et le concept de causalité structurale. Ainsi, un concept qui était dérivé de l'épistémologie « française » de Bachelard et Canguilhem sera projeté hors de son contexte d'origine pour en faire l'opérateur d'une position ontologique originale : une ontologie de la discontinuité des différentes composantes du tout structuré, du multiple toujours déjà donné et indépassable, de la complexité et de la relation. Or, toutes ces caractéristiques sont associés à la causalité et au tout spinozistes.

III. Coupure et lecture symptomale

L'oeuvre de Louis Althusser ne saurait être séparée dans l'histoire de marxisme du XXème siècle du thème de la « coupure ». A en croire Etienne Balibar, la coupure aurait même été, par excellence « l'objet d'Althusser »[@]. La coupure est d'abord et ce dès les premiers travaux qui ont fait la réputation d'Althusser celle qui établit dans l'oeuvre de Marx la césure entre deux périodes qui correspondent non à des phases de maturation ou d'évolution d'une même pensée, mais à la rupture qui permet au Marx du *Capital* de se séparer du jeune Marx idéaliste et humaniste pour enfin accéder à des positions théoriques propres en découvrant le « continent histoire » sur le plan de la science et en se situant sur les positions philosophiques matérialistes qui rendent cette découverte possible. La coupure est ainsi un acte

philosophique qui ouvre la voie à une élaboration scientifique ultérieure. Rupture, philosophique, donc, de Marx avec sa « conscience philosophique antérieure », mais rupture, coupure aussi avec l'économie politique, puisque la critique de celle-ci menée dans le Capital n'apportera pas d'après Althusser une nouvelle économie politique, mais la démonstration de l'inconsistance scientifique de cette discipline. Les objets de l'économie politique ne retrouveront après Marx une place légitime qu'en prenant pied sur le « continent histoire » que Marx aurait le premier découvert et commencé à explorer, ainsi que Freud découvrit ce « continent noir » qu'est l'inconscient.

La coupure est ainsi, tout d'abord, un évènement décisif dans la biographie intellectuelle de Karl Marx. Elle sera également, sous un angle plus général, la coupure qui sépare toute science naissante des préjugés et autres « obstacles épistémologiques » qui en bloquent l'émergence. La coupure sera donc, dans son acception générale, le nom althussérien de ce que Gaston Bachelard et Georges Canguilhem auront nommé de leur côté « rupture épistémologique » et qui désigne l'acte fondateur par lequel une nouvelle science se libère de son passé pré-scientifique en se donnant son objet propre. La coupure est solidaire par conséquent des grands thèmes de l'épistémologie française que seront le rejet de l'idée progressiste de l'histoire des sciences comme une accumulation de connaissances qui répondrait à des questions permanentes, la nécessité d'une rupture de toute science naissante avec les préjugés et les évidences qui déterminent l'expérience commune dans son domaine (les obstacles épistémologiques dans la terminologie de Gaston Bachelard), le primat de la problématique, de l'objet scientifique construit sur l'expérience. La coupure est le mot d'ordre d'une rupture avec toute conception positiviste vulgaire de la science.

Le domaine où le concept de coupure aura une première application pour Althusser sera donc celui de l'épistémologie. Il s'applique, en effet, à l'oeuvre de Marx qu'il permet de périodiser en rejetant le jeune Marx dans la préhistoire de la théorie marxiste. Il s'applique également au matérialisme historique qui ne se constitue qu'en rupture avec l'environnement idéologique dominant. Mais en même temps, la coupure est le concept de la division du sujet-auteur. La coupure qui sépare un auteur d'une partie de l'oeuvre qui lui est imputée parce qu'écrite en son nom va jusqu'à remettre en question la fonction de synthèse et d'unification d'une oeuvre qui correspond à la notion-même d'auteur. La rupture entre deux phases de son oeuvre s'accompagne ainsi d'une rupture de la continuité de la conscience pour le sujet Marx. Il y a plusieurs Marx et, comme des réflexions postérieures d'Althusser nous l'apprendront, ces différents Marx ne sont pas forcément contemporains de chacune des phases de la coupure chronologique, de façon que la coupure n'est jamais entièrement consumée et que même, dans les failles du discours marxien antérieur à la coupure on peut trouver des thèses et des développements qui correspondraient à d'autres philosophies qui ne peuvent se réduire à l'idéalisme et à l'humanisme. Ainsi, dans l'oeuvre postérieure à la coupure seront toujours à l'oeuvre des résidus du passé philosophique de Marx, qui continueront à produire des effets dans le nouveau contexte. Malgré ces nuances qu'Althusser lui-même a considérées indispensables, la coupure conserve sa fonction de division, de liquidation des illusions de transparence, d'unité et de continuité, que celles-ci se situent du côté de l'oeuvre ou de celui de l'auteur. La coupure deviendra ainsi le nom d'une thèse générale de la discontinuité ontologique, du refus de la continuité d'essence entre les différentes parties d'une oeuvre, entre l'auteur et son oeuvre, mais aussi du sujet-auteur avec lui-même. Derrière la thèse épistémologique nous

voyons poindre ainsi une thèse ontologique qui porte sur les relations entre la cause et ses effets, ainsi qu'entre le tout et ses parties. Une thèse qui s'oppose à toute réduction du multiple –toujours déjà existant comme tel et indépassable– à l'Un.

La thèse ontologique de la coupure s'articule dans *Pour Marx et Lire le Capital* avec la thèse épistémologique, dans la mesure où Althusser fera état de la distance prise par le Marx de la maturité par rapport à ce jeune Marx qui devient un autre, mais aussi avec l'ensemble de la tradition philosophique idéaliste et humaniste et avec les économistes politiques. Le concept de coupure sera dans cette deuxième opération solidaire de celui de « lecture symptomale ». La philosophie se montre ainsi comme une certaine pratique de la lecture qui refuse les différents éléments d'une problématique de l'évidence et de la reconnaissance. Althusser définira comme suit la « lecture symptomale que Marx fait de l'oeuvre d'Adam Smith » : « une lecture que nous oserons dire symptomale dans la mesure où, d'un même mouvement, elle décèle l'indécelé dans le texte même qu'elle lit, et le rapporte à un autre texte, présent d'une absence nécessaire dans le premier. » (LC, I, 28–29). La tâche de la lecture symptomale n'est donc pas de compléter l'oeuvre soumise à lecture, mais d'y repérer plutôt les non-dits, ce qui dans le texte même ne se décèle pas, parce que correspondant à un autre texte. Il s'agit donc de déceler non les questions sans réponse comme dans l'histoire positiviste des sciences à l'usage, mais les *réponses sans question*, les réponses dont la question appartient à un autre texte. Le symptôme que la lecture symptomale cherche à lire se manifeste à la lecture par une présence qui cache une absence, « l'absence d'un concept sous le mot », ou l'absence d'une question sous la réponse.

Dans *Pour Marx*, la notion de lecture symptomale est reliée selon Althusser à une paternité multiple : en un premier moment, sa découverte est attribuée aux trois grands maîtres du « soupçon » qui inspirent la pensée du XXème siècle, à savoir Freud, Nietzsche et Marx lui-même, mais, en un deuxième moment et de façon beaucoup plus explicite, c'est Spinoza qui est convoqué comme l'auteur de référence : « Que le premier qui ait jamais posé le problème du *lire*, et par voie de conséquence de l'*écrire*, Spinoza, ait été aussi le premier au monde à proposer une théorie de l'histoire et une philosophie de l'opacité de l'immédiat ; qu'en lui pour la première fois au monde un homme ait ainsi relié l'essence du lire et l'essence de l'histoire dans une théorie de la différence de l'imaginaire et du vrai, – nous fait entendre pourquoi c'est par une raison nécessaire que Marx n'ait pu devenir Marx qu'en fondant une théorie de l'histoire et une philosophie de la distinction historique entre l'idéologie et la science, et qu'en dernière analyse cette fondation se soit consommée dans la dissipation du mythe religieux de la *lecture*. »

Dans ce texte, Althusser fait une allusion assez claire au Chapitre VII ou peut-être à l'ensemble des premiers chapitres du *Traité théologico-politique* de Spinoza. Spinoza élabore dans ce chapitre VII une théorie de l'interprétation de l'Écriture qui, pour bien des aspects est aussi une théorie générale de la lecture. Le principe général de la méthode de Spinoza est que « l'écriture est l'interprète de l'écriture elle-même. » En effet, ce texte dont les origines et la signification sont largement inconnus, doit être interprété comme l'historien naturel le fait avec la nature, sans faire appel à autre chose qu'à son expérience et son raisonnement; à l'exclusion de toute révélation. Il s'agit donc de réduire l'Écriture à ses signifiants sans lui

imputer une autre signification que celle qui peut se tirer d'elle-même. Ceci exige de mettre entre parenthèses les auteurs et les traditions d'interprétation présumés (prophètes, Moïse, la tradition rabbinique, le magistère de l'Eglise) pour ne tirer que des signifiants de l'écriture coupés de tout sujet présumé en être l'énonciateur ou l'interprète le sens de ce texte. D'où la nécessité d'une lecture qui ne suppose pas a priori une vérité de l'Écriture, mais qui, au contraire, en cherche à déterminer le sens avant de s'interroger sur la vérité de ses énoncés. L'opacité radicale de l'Écriture est donc, le point de départ de la méthode d'interprétation de Spinoza. Le sens de l'Écriture, loin d'être un donné, au sens propre, qu'un sujet aurait révélé à un autre, doit d'abord être produit par un travail d'établissement et de collation des différents textes. La vérité de l'Écriture n'est pas supposée au texte, mais ses auteurs présumés, les prophètes, ne seront pas non plus crédités d'une connaissance vraie comme celle dont est capable la raison philosophique, mais d'une imagination vivace et d'une capacité à se donner en exemples de vie. Le but de l'Écriture n'est donc pas l'enseignement de la vérité mais la production d'obéissance à travers les injonctions prophétiques et les différents exemples historiques inclus dans son texte. L'Écriture est inséparable pour Spinoza d'un dispositif théologico-politique inscrit dans l'histoire du peuple d'Israël, dont elle ne peut être séparée. Ce dispositif a pour but fondamental de produire de l'obéissance à l'ordre et aux autorités établis. La lecture que fait Spinoza du texte de l'Écriture est apte à montrer au delà des apparences de vérité révélée, de transparence, la réalité historique et politique du phénomène religieux. Comme selon Althusser Marx l'aurait fait pour le texte de l'économie politique classique, Spinoza cherche par rapport au texte de l'Écriture à établir le texte dans sa matérialité signifiante avant d'en établir le sens, puis à définir le sens du texte indépendamment de sa vérité. Cette démarche est indispensable à une lecture

symptomale pour laquelle le texte n'exprime pas de façon directe un sens et, encore moins une vérité, mais se trouve troué par du non-dit et du non sens, qui n'ont de sens que par rapport à un autre texte. Ainsi, l'Écriture n'aura de sens que par rapport à l'histoire concrète du peuple juif et de ses institutions politiques et l'économie politique que par rapport aux rapports de production spécifiquement capitalistes dont elle efface la spécificité dans une prétention idéologique à l'universalité.

La lecture symptomale exhibera ainsi une discontinuité du texte avec lui même, un texte divisé et troué par les symptômes d'un autre discours. Cette version althussérienne de Spinoza, fortement imprégnée par la psychanalyse lacanienne, orientera la recherche à travers les contributions althussériennes dans le séminaire Lire le Capital de la « philosophie de Marx », cette philosophie qui présente ce paradoxe que quand elle se présente sous une forme développée comme dans les Manuscrits ou dans la Critique de la Philosophie du droit de Hegel, elle ne saurait servir à ouvrir l'espace discursif de la grande oeuvre de maturité de Karl Marx. Il faut donc à Althusser dégager une philosophie de Marx dans le Capital qui s'y trouverait à l'état pratique. Or, en un premier moment, cette philosophie sera de manière assez ouverte, un matérialisme d'inspiration spinoziste dont les thèses principales sont le rejet de la téléologie et de ses grandes figures mythiques comme l'origine, la fin et le sujet. Un matérialisme qui coïncide, d'ailleurs, au moins en apparence, avec celui du structuralisme qui était dans les années 60 dans l'air du temps.

IV. La coupure comme thèse ontologique de la discontinuité

La question de la coupure occupe une place centrale dans un des textes inédits de Louis Althusser consacrés à Spinoza. Il s'agit du compte-rendu de l'entretien avec le père Stanislas Breton dont nous avons déjà fait mention. Ce texte bref est un tapuscrit de cinq pages qui résume un dialogue des deux philosophes et amis. Or la conversation portait sur la question de la causalité et sur la relation de la cause et des effets, une thématique, donc, qui apparemment a peu de rapport avec les problèmes épistémologiques et qui serait plutôt à classer dans le registre de la métaphysique et de ses problèmes fondamentaux.

Le père Breton débute la conversation en établissant l'ascendance plotinienne de Hegel et, en affirmant que, de façon générale, tout émanatisme est alexandrin. Il compare également la permanence de la cause dans ses effets chez Spinoza à la cause formelle aristotélicienne. Le père Breton ajoute à cela: « il y a dans Spinoza quelque chose qui fait penser à Proclus et Aristote. Il y a dans le néoplatonisme et dans le thomisme quelque chose qui fait penser à votre causalité structurale. Il précise: "Nous" parlons en thomistes de l'Ens subsistens, comme plénitude des déterminations. De la même manière les néoplatoniciens parlent de l'Un comme au-delà de toutes les déterminations. »

C'est bien le père Breton qui relie le premier la causalité structurale et la pensée de Spinoza, mais il établit cette relation dans le cadre de concepts néoplatoniciens et thomistes : l'ens subsistens qui est plénitude des déterminations et l'un qui est, pour le néoplatonisme au delà de toute détermination. Dans les deux cas, on se trouve dans des problématiques qui dérivent les déterminations soient de la perfection divine par voie positive, soit de l'Un indéterminé par voie négative. Althusser essaiera de séparer Spinoza de cette problématique à travers une série de distinctions :

« Je réponds:

1. La ph de Sp a les apparences d'une ph de l'émanation, donc une ph de la causalité expressive (et certains textes sur les attributs peuvent prêter à cette lecture). Mais, ce qui est important, c'est de voir comment sont posés les différents niveaux chez Spinoza, on a:

1. la substance
2. l'attribut (leur nombre infini)
3. les modes infinis
4. les modes finis

On peut avoir l'illusion qu'il y a continuité émanante entre les ordres ainsi posés.

. Or ce qu'on constate, c'est une discontinuité entre les ordres ainsi posés (des "coupures) corrélative de la détermination par la substance." Ce qui est décisif c'est la coupure entre les ordres (les moments) (ou qu'on les appelle comme on voudra) Transcendance=coupures. Causalité immanente=causalité dans les ordres déterminés par ces "coupures". »

L'argumentation d'Althusser se déploie dans la séquence suivante :

1. reconnaissance de l'apparence émanatiste de la philosophie de Spinoza
2. distinction entre l'émanatisme et le spinozisme par la façon dont sont posés les différents niveaux de l'ontologie spinozistes
3. Constatation, malgré l'apparence de « continuité émanante », d'une radicale discontinuité entre les ordres ainsi posés « corrélative de la détermination par la substance ». Caractère décisif de la « coupure entre les ordres »..
4. Identification de la causalité immanente à une causalité dans les ordres déterminés par ces coupures.

Ainsi, l'immanentisme de la cause spinoziste ne saurait se confondre avec l'émanatisme, puisque, entre les différents niveaux d'effectuation de la cause immanente il existe une discontinuité, une coupure au lieu d'une continuité d'essence. L'immanentisme de Spinoza sera un immanentisme de la pure extériorité dans lequel la cause ne sera jamais un sujet.

Althusser précisera sa pensée dans un deuxième point de sa réplique : « Ce qui distingue radicalement Spinoza de vos exemples (l'Un ou l'ens subsistens) c'est 1) la reconnaissance de ces coupures 2) la non préinscription de ces coupures dans le concept de la substance, ou dans le concept de la causalité immanente. Si le "faktum" de ces "coupures" est, sous une forme théorique ou sous une autre, inscrit par avance dans la substance, ou ce qui en tient lieu, alors on est dans une variété de la causalité expressive, ou de l'"émanation". »

Ce qui écartera définitivement Spinoza de l'émanatisme sera donc non seulement le fait qu'il reconnaisse les coupures, mais surtout qu'il en refuse l'inscription dans le concept de la substance ou dans celui de la causalité immanente. Les différents ordres de l'être ne sont donc pas comme préfigurés en positif ou en négatif dans la cause, leur discontinuité est de l'ordre du « faktum » et non de la dérivation nécessaire à partir d'une essence. La question de la dérivation des étants finis, des modes, à partir des attributs de la substance est pour Spinoza non pertinente : le faktum de la coupure installe dans l'être une discontinuité essentielle. Il n'y aura pas de la substance aux attributs et de ceux-ci aux modes d'autre relation que factuelle : un simple « il y a » sans aucune garantie et sans aucune justification. Chacun des attributs sera donc un attribut de la substance, sans que cela signifie que la substance en soit le substrat. De même, les modes qui en leur infinité exprimeront l'essence de la substance dans chacun des attributs ne dériveront pas des attributs auxquels ils appartiennent. La substance n'est autre chose que la structure elle-même en tant qu'elle, que la complexité d'une pluralité infinie qui exprime et par là-même effectue une puissance infinie. Althusser pourra ainsi soutenir que : « Les déterminations régionales sont en même temps les

déterminations par la causalité immanente. La cause existe bien dans ses effets, mais ce n'est pas une cause "transcendante" contenant en elle la préinscription de sa "distance" au regard de ses effets, (les coupures réfléchies sous la forme du néant), c'est une cause immanente (et non éminente) à la structuration des régions de son efficace, régions structurées en tant que séparées par des coupures. »

Althusser distinguera également la causalité structurale de la « causalité analytique de l'essence mathématique » ». Celle-ci, souvent confondue avec la causalité spinoziste, par association de cette causalité au mode géométrique d'exposition et de démonstration employé dans l'Éthique, ne sera pour Althusser qu'une expression de l'existence de la cause dans son effet ». Ce qui rendra telle la causalité structurale sera la nature de la cause qui existe dans ses effets qui doit en ce cas être « une structure (et pas autre chose) et non pas une ousia au sens aristotélicien, ou un "subjectum" mathématique au sens leibnizien. » La structure s'oppose ainsi à l'ousia et au subjectum en tant que les deux sont des expressions d'une certaine transcendance de la cause à ses effets et –paradoxalement– d'une certaine intériorité de l'effet à la cause. Spinoza proposera d'après Althusser à la fois une doctrine de l'immanence de la cause dans ses effets et une doctrine de l'extériorité de l'effet par rapport à la cause. Immanence et extériorité ne peuvent s'articuler que si on ne considère pas la cause comme un sujet simple, mais comme un tout toujours déjà complexe. Dans ce cas, les différents effets de la structure comme cause seront à la fois immanents à la structure en tant que telle et en même temps les formes nécessaires de son effectuation dans une extériorité qui n'a pas d'intérieur.

Conclusion

Le petit texte de Louis Althusser que nous venons d'examiner date de 1967, bien avant donc des textes sur le matérialisme aléatoire qui datent des années 80. Il nous permet en outre d'éclairer d'une lumière nouvelle les articles de pour Marx où s'introduit le concept de surdétermination, puisque la surdétermination sera l'autre nom de cette discontinuité dans l'être qu'énonce l'ontologie de la coupure. La causalité structurale est ainsi la causalité d'une cause toujours absente, à l'instar de cette détermination en dernière instance dont nous parle l'article *Contradiction et surdétermination* (1963). Ceci nous indique que l'Althusser ésotérique a toujours maintenu une ligne relativement cohérente au long des années et a en quelque sorte toujours approfondi une même thèse sous les noms différents que lui imposaient sa stratégie d'intervention dans la « conjoncture philosophique » et la différence des sujets abordés dans les différents moments de sa production exotérique.

Que ce soit sous le nom de surdétermination ou sous les dehors d'une ontologie de la coupure, de la rencontre, de l'aléatoire ou même de la pluie et de la forêt promues au rang de concepts philosophiques, Althusser aura introduit en philosophie une nouvelle conception du matérialisme qui contraste très fortement avec cet opaque déterminisme de la matière propre aux versions scientistes et positivistes du matérialisme. Le matérialisme d'Althusser est ouvert à la pratique et à l'histoire qui se fait, d'où cette fascination pour une ontologie, qui, comme celle de Spinoza, se confond avec une Ethique et une politique. Les différents travaux sur Spinoza qui se sont succédés depuis les années 80, que ce soient les travaux sur l'ontologie du transindividuel de Balibar ou de Morfino, ou la lecture Spinoziste de Machiavel que nous propose Del Luchese ont en commun ce spinozisme althussérien qui ne s'est jamais matérialisé dans un livre ni un cours, mais qui, comme le disait Flaubert du Dieu de Spinoza « est présent partout et

visible nulle part ».